

On peut se figurer les émotions qui devaient faire battre ce cœur de dix-neuf ans, les rêves qui faisaient frissonner cette puissante imagination, lorsque, le soir, accoudé aux barreaux de sa fenêtre, le jeune *solitaire* contemplant, en silence, les rayons de la lune se jouant à travers les arcades en ruines du Colysée, lorsqu'il entendait passer sur les arbustes et monter jusqu'à lui le murmure de la brise tiède et parfumée de la nuit, lorsqu'il écoutait tout ce monde de souvenirs qui s'éveillaient dans un pareil lieu.

Au retour du printemps, il quitta Rome, remonta par le nord de l'Italie, traversa la Suisse, et, passant par Paris et Londres, il arriva à temps en Amérique pour subir ses examens durant l'été de 1844.

Il embrassa alors la carrière du droit. Pendant deux ans, il lutta pour courber son esprit à cette aride étude ; il essaya de couper les ailes à son imagination. Mais c'était vouloir retenir l'aigle en captivité ; le noble oiseau déploya ses ailes, brisa sa chaîne et prit son vol.

M. Parkman jeta ses livres de désespoir, et partit en 1846 pour une expédition dans les Montagnes Rocheuses. Il a écrit un beau livre sur ce voyage, où il a failli laisser sa vie.

Le Far West était à cette époque une région fort peu explorée. Les Mormons n'avaient pas encore mis le pied sur les bords du lac Salé. M. Parkman rencontra, aux environs du fort Laramie, les Saints des derniers jours campés sur la berge d'une rivière. Ils fuyaient le contact de l'Égypte moderne, dont les habitants se refusaient au bonheur de se laisser piller par eux ; et ils s'avançaient dans le désert à la recherche de leur terre promise.

M. Parkman vécut, pendant plusieurs mois, de la vie sauvage parmi les Dacotahs des Montagnes Rocheuses. Il les suivit dans leurs chasses annuelles, afin d'étudier, dans tous ses aspects, le caractère sauvage qu'il devait faire revivre dans ses resplendissantes descriptions, tel que nos pères l'avaient connu aux jours de Champlain et de Montcalm.

Il pénétra même parmi d'autres tribus plus lointaines et plus sauvages pour y observer le type primitif de la race indienne ; mais les fatigues et les privations qu'il eut à endurer durant ces courses lui firent contracter une maladie qui donna un choc irréparable à sa santé, et lui légua des infirmités pour le reste de ses jours.

Le talent de l'auteur se révéla dans le récit qu'il fit de cette excursion, qui parut d'abord dans le *Knickerboker Magazine*, puis en volume sous le titre de *The Prairie and Rocky Mountain life* (1849.) Le même ouvrage fut publié plus tard par un autre éditeur sous le titre de *The California and Oregon Trail*.

Dès ses plus jeunes années, M. Parkman avait résolu d'écrire l'histoire de la domination française en Amérique. Son imagination avait été de bonne heure, séduite par la nouveauté et la poésie de ce sujet.

L'origine, le développement et la décadence de l'influence française en Amérique, offrent une suite de scènes d'une beauté sans rivale dans l'histoire moderne. La lutte longue et acharnée que se livrèrent la France et l'Angleterre, et qui se termina par le triomphe de la race anglo-saxonne, eut d'ailleurs sur les destinées de ce continent des résultats immenses, dont le contre-coup s'est fait sentir jusqu'en Europe. Cette influence a grandi avec le temps, et la civilisation moderne en a subi une déviation sensible.

L'histoire des deux colonies françaises et anglaises a mis en regard deux systèmes opposés : la Monarchie et la République, la Féodalité et la Démocratie. Ces deux systèmes, exprimés par deux croyances religieuses, le Catholicisme et le Protestantisme, ont fait ressortir avec éclat le génie si différent des deux races.

A l'aurore du dix-septième siècle, la Monarchie était dans tout l'éclat de sa puissance triomphante ; le Catholicisme, au lendemain de la Réforme, retrempe par ses désastres, surgissait avec une vie nouvelle du sein de ses propres ruines, et se répandait sur tout l'univers pour conquérir au dehors ce qu'il avait perdu au dedans. Ces deux puissances, fortement organisées, poussaient dans les déserts d'Amérique leurs indomptables soldats et leurs prêtres dévoués, révélaient les secrets des terres inconnues, pénétraient les forêts, marquaient les lacs et les rivières, plantaient partout leurs emblèmes, construisaient des forts, et réclamaient comme leur domaine le sol où ils mettaient le pied. L'expansion de la colonie canadienne fut la tentative hardie de ces deux puissances pour s'emparer d'un continent : la Nouvelle-France ressemblait plutôt à un camp militaire bivouaqué dans les solitudes américaines, qu'à un peuple colonisateur. Le commerce lui-même portait l'épée ; la noblesse mercantile, fière du blason de ses ancêtres, aspirait à se créer des seigneuries forestières, ayant des hordes sauvages pour vassaux. Avec sa hiérarchie civile, militaire et religieuse, avec son gouvernement sans peuple, la Nouvelle-France était "une tête sans corps."

Sur les bords de l'Atlantique, grandissaient lentement mais vigoureusement une puissance opposée. Bannis de leur pays par l'intolérance religieuse, les exilés puritains n'avaient pas pour leur mère-patrie, comme les colons français, ce lien puissant qui nuit l'enfant avec sa mère. Le développement de la Nouvelle-Angleterre fut le résultat des forces réunies d'une multitude patiente et industrielle, où chacun, dans son cercle étroit, travaillait pour son propre compte, afin d'acquiescer l'aisance ou la fortune. Géant au berceau, plein de sang et de muscles, la Nouvelle-Angleterre, avec son peuple sans organisation, était "un corps sans tête."

Chacune des deux colonies avait sa force ; chacune avait sa faiblesse : toutes deux possédaient leur genre particulier de vie ardente et vigoureuse. L'une, favorisée à temps, était destinée à vaincre ; l'autre, abandonnée et écrasée par le nombre, devait succomber ; l'une allait croître, l'autre languir. L'histoire de la première est l'invention d'un riche marchand ; celle de la seconde est la légende d'un soldat blessé. L'une possède le réel, l'autre l'idéal ; l'une est le prosaïsme, l'autre la poésie.

On comprend ce qu'un pareil sujet devait avoir de charme et d'attrait pour l'intelligence à la fois romanesque et raisonneuse de M. Parkman. Sa pensée se complait dans ces curieux rapprochements, d'où surgissent parfois d'utiles leçons, ou de philosophiques enseignements.

"La domination française en Amérique, dit-il, est un souvenir du passé ; et lorsqu'on évoque les ombres évanouies de ses héros, elles se lèvent de leurs tombes comme des fantômes étranges et romanesques. La flamme mystérieuse de leur bivouac semble briller encore, et sa lumière incertaine se projette sur les nobles seigneurs et les vassaux, sur la robe noire du prêtre, parmi les groupes farouches des guerriers indiens, tous, blancs et sauvages unis d'une étroite amitié, et suivant l'apre sentier de leur vie aventurière. Une vision sans borne se déploie devant vos yeux : un continent indompté ; d'immenses déserts de verdure forestière ; des montagnes ensevelies dans le silence de leur sommeil primitif ; des rivières, des

lacs, des marécages sans nombre chatoyants au soleil ; un océan de solitude se confondant avec le ciel : tel était le domaine conquis par la France à la civilisation. Les casques d'acier, ornés de leurs blancs panaches, étincelaient sous l'ombre des forêts ; et, dans les antres farouches de la barbarie, on voyait s'agiter la robe du missionnaire. Là, des hommes qui s'étaient imbus depuis leur enfance des sciences antiques, qui avaient pâli dans la froide atmosphère des cloîtres, consumaient le midi et le soir de leur existence à contenir des hordes sauvages sous une autorité douce et paternelle, et restaient calmes et sereins en face des plus horribles genres de mort. Là, des hommes élevés, à la cour, les rejetons élégants de grandes familles, dont les ancêtres remontaient aux croisades, faisaient rougir, par leur indomptable courage, les plus vaillants fils du travail." 1

1 *Pioneers of France in the New-World, Introduction p. X.*

(A continuer.)

#### M. PLACIDE LÉPINE.

Je suis fort de l'avis du Dr. Larue, lorsqu'il prétend qu'écrire des livres ne vaut plus, en d'autres termes, que c'est placer son talent à fonds perdu que de tenter les succès littéraires. Dans vingt ans d'hui, on ne lira guère, on ne lira peut-être plus, en dehors de l'école. Le journal, la petite feuille à deux sous restera la seule littérature de nos enfants—qui s'étonneront du temps que nous aurons perdu à feuilleter des bouquins, lorsque nous pourrions si bien l'employer à gagner de l'argent.

Nous marchons terriblement vite vers cette époque où l'argent tiendra lieu de toute vertu et mènera à toutes les grandeurs—où le joueur heureux deviendra un grand homme et l'agioteur un héros. Les rois d'Europe ne font-ils pas la cour aux Rothschild—et Fisk tombé sous les balles d'un assassin n'a-t-il pas vu toute la nation américaine s'apitoyer sur son sort, et suivre son convoi funèbre ? Et sans aller si loin ; que d'honneurs, que de dignités semés au milieu de nous et dont on est prêt à dire le prix à ceux qui en voudraient autant ? Cependant, il nous reste encore quelques vertus morales, quelque sentiment de la grandeur intellectuelle. Nous nous révoltons, par moments, contre ce réalisme grossier qui place la matière au-dessus de l'esprit, au-dessus de l'âme elle-même, qui veut que l'or vaille mieux que le talent ou le génie. En cela, nous ne faisons que notre devoir, car les générations qui laissent choir sous leurs yeux quelque une des grandeurs de l'humanité sans lever les bras pour la soutenir, sont mal notées dans l'histoire. Et c'est pourquoi, tout convaincus que nous pouvons être de l'innanité de nos gloires littéraires, du peu d'éclat qu'elles projettent sur l'avenir, nous ne saurions néanmoins souffrir qu'on les altère ou qu'on leur soit injuste. Nous n'avons pas à disputer sur la valeur de ce qui fera l'objet des affections de nos enfants mais nous devons savoir respecter et honorer devant eux, les hommes que nous avons couronnés jusqu'ici de nos suffrages, nos orateurs, nos écrivains et nos poètes.

Je prends plaisir à lire les silhouettes de M. Placide Lépine, parce que le style en est vif, coloré et probablement aussi parce qu'elles sont avant tout malicieuses. Il nous est naturel d'aimer le spectacle des combats, des coups portés et reçus, nous chérissons voir des hommes se déchaîner à coups de plume, et la malice a fait plus souvent qu'on ne le croit le fonds des vogues littéraires. A part cela, les sujets qu'aborde M. Lépine nous intéressent déjà à plus d'un titre. Tout en lui reconnaissant du talent nous pouvons toutefois bien dire que l'attention qu'on lui prête aujourd'hui provient principalement des hautes réputations auxquelles il s'est accroché. Quelques-unes des silhouettes sont bien touchées en autant qu'elles représentent le physique, la tournure, l'allure du sujet—d'autres frisent la caricature. Une goutte de fiel est tombée dans la détrempée des couleurs—Au point de vue littéraire—comme opinion sur le mérite—toutes sont trop peu étudiées. Nos talents y sont amoindris, nos esprits d'élite altérés, nos hommes marquants rapetissés. Et je me demande ce que vont penser les étrangers du reste des Canadiens, de toute la nation lorsqu'ils vont voir des hommes éminents parmi nous traités de pareille sorte ? Sommes-nous assez riches en talents, en renommées pour qu'il nous soit permis d'en bafouer aucun ?

Puisque M. Lépine fait des silhouettes littéraires, il me semble que sa tâche doit surtout consister à juger les hommes par leurs œuvres littéraires. S'il veut y mêler parfois une anecdote, qu'elle n'apparaisse que pour délasser le lecteur, qu'elle soit avant tout digne et noble. Je ne demande pas mieux que de m'amuser en m'instruisant, mais je rougis de m'amuser aux dépens d'hommes que j'ai été accoutumé de considérer comme faisant honneur à la nation à laquelle je suis fier d'appartenir. M'est avis que M. Lépine manque à son sujet, lorsqu'il se complait à relater les détails intimes de leur vie, ou à relever des défauts de caractère, des faiblesses de tempérament, et ce, avec tous les traits d'une exagération qui est loin d'être délicate. Si les valets de chambre des Rois n'étaient pas discrets comme ils doivent l'être, il n'y aurait bientôt plus de majestés pour la foule. Il en serait de même de toutes les royautés littéraires ; si, au lieu de les faire apparaître avec le manteau de leurs œuvres aux épaules, la couronne du talent sur la tête, on nous les représente plutôt, au foyer domestique, au milieu des misères de la condition humaine, que le plus grand génie partage avec le dernier des idiots : Admettre le genre adopté par M. Lépine, c'est donner carrière à des exagérations pires encore. Bientôt, il serait permis d'applaudir à Rochefort, qui montrait l'enfant impérial sur son pot, en disant : "Voilà, Français, celui qui va bientôt, de plein droit, s'asseoir sur le trône de France."

Rochefort faisait rire, mais on a vu ce que ce succès de rire a coûté.

Je me suis réjoui de l'apparition des silhouettes littéraires, parce que je comptais qu'elles allaient combler une lacune regrettable dans notre enseignement, qu'elles allaient être une critique soutenue et raisonnée de nos auteurs canadiens. Il est vrai que plusieurs noms éminents manquaient sur l'affiche, mais un *et cœtera*, placé au bout, leur laissait la porte ouverte : "On les fera entrer plus tard, me disais-je." Il est également vrai que plusieurs des figurants me paraissent avoir peu de titres au mérite d'écrivains, mais je me disais encore : "Ne mêle-t-on pas de la verdure, des herbes même aux fleurs, pour en faire un bouquet."

J'ai été trompé dans mon attente. Les jugements littéraires de M. Lépine ne sont, généralement, ni étudiés, ni raisonnés, ni motivés. La littérature ne lui sert que de prétexte pour

crayonner des portraits fantaisistes propres à amuser le lecteur et nullement à l'instruire.

Je n'ai pas l'intention de relever tout ce que je considère être des creux d'appréciation dans les silhouettes littéraires ; la tâche serait par trop longue, trop fastidieuse. Seulement, je crois devoir mettre les lecteurs de *L'Opinion Publique* en garde contre la plupart de ces jugements, prononcés à la légère, d'après une impression plutôt que sur conviction—Entraînées, je ne saurais admettre, que le talent de M. Chauveau subisse la condamnation suivante :

"Quand les grelots de la popularité auront fini de sonner, que restera-t-il de M. Chauveau ?

"Comme orateur ? RIEN, si ce n'est, peut-être une page de son discours, à l'inauguration du monument de Ste. Foye." Une page seulement ! Avouons que ce n'est pas être généreux. M. Chauveau a été mieux traité en France, où l'on a pourtant le droit d'être plus difficile que nous. *L'Annuaire des Deux Mondes*, qui n'ouvre ses pages qu'au récit des faits les plus considérables, accomplis dans l'année, sur toute la surface du globe, qui, souvent ne consacre que quelques paragraphes à des royaumes, à des empires même, *L'Annuaire* a reproduit, tout au long ou à peu près, ce même discours dont nous, Canadiens,—nous consentons à conserver à peine une page.

Mais si M. Chauveau, tout jeune encore et sans fortune, est devenu d'abord solliciteur-général, puis secrétaire-provincial, ne le doit-il pas à ses talents oratoires autant et plus qu'à la force de ses écrits ? Ceux qui l'ont entendu alors ne parlent qu'avec admiration de ses discours—et encore aujourd'hui, on ne les lit pas sans intérêt, tout éloignés que nous soyons des luttes et des agitations de l'époque. Il y a là encore plus d'une bonne page à garder, d'abord pour l'honneur des lettres canadiennes, et ensuite pour le sentiment national dont elles sont imprégnées. On y apprend à aimer, à respecter, à honorer les gloires de son pays, ce qui est d'un bon jugement, autant et plus encore que d'un bon cœur.

M. Chauveau n'a rien perdu de son talent oratoire. La chaleur, la vivacité, la verve lui viennent à point,—et pendant la dernière session surtout, il a montré que son esprit a gardé toute sa verdeur en mûrissant. Seul ou presque seul, dans maintes occasions, il a su résister aux plus rudes assauts de l'opposition, avec un succès qu'il faut respecter, sous peine de laisser tomber les hommes éclairés de l'opposition dans un pénible mépris. Il y a cinq ans que M. Chauveau tient les rênes du gouvernement local avec une énergie que nul ne saurait lui contester. Le fait est là et il prouve soit une grande force d'esprit chez lui, soit une faiblesse désolante chez ses adversaires.

—Comme poète, je ne puis dire si M. Chauveau a réussi, mais s'il a été moins poète qu'orateur, je ne saurais l'en plaindre.

—M. Lépine ajoute :

"Comme prosateur, il y a longtemps que *Charles Guérin* a suivi la pente du ruisseau."

Il y a là deux injustices—l'une consistant à dénier à *Charles Guérin* son mérite véritable—l'autre, qui tend à laisser croire, qu'à part *Charles Guérin*, M. Chauveau n'a rien écrit en prose.

Ce jugement porté sur *Charles Guérin* trouve son explication quelques lignes plus haut, là où M. Lépine a écrit : "Pastiche des romans français, mieux écrit qu'un grand nombre d'entre eux, *Charles Guérin* est un joli livre qu'on lève et qu'on ne lit pas."

L'auteur des silhouettes, ne saurait avouer plus candidement qu'il n'a pas lu *Charles Guérin*. Il pouvait, du reste s'exempter cet aveu, car ce qu'il en dit est absolument l'opposé de ce qu'il en penserait, si seulement il s'était donné la peine de le feuilleter.

"De *Canadien*, dit-il, ce livre n'a guère que la signature. Il a toutes les qualités de la forme, excepté la vie : style harmonieux, élégant, irréprochable mais sans nerf et sans couleur locale."

J'ai lu et j'ai relu *Charles Guérin* avec attention, et j'ai trouvé un charme réel et profond à sa lecture. Ce n'est pas un ouvrage parfait, tant s'en faut, mais c'est l'essai d'un jeune homme doué d'un esprit observateur assez rare et d'un cœur d'une sensibilité exquise. M. Lépine en vante le style à outrance, et moi je trouve après l'avoir lu que c'est surtout par le style qu'il pêche. Ce que j'ai le plus admiré dans *Charles Guérin*, c'est une série de petits tableaux de mœurs canadiennes d'un naturel charmant, d'une vérité parfaite. Le chapitre de la *mi-carême*—celui de la *vente d'un héritage* à la porte de l'église—sont peints au vif—et je ne sache rien dans notre littérature qui pour le naturel et le coloris puisse leur être comparé ou même en approcher.—Aussi, je n'en reviens plus d'entendre dire que ce livre manque de couleur locale.

Je n'ai ni le temps ni l'intention de faire une étude critique de *Charles Guérin*, je ne veux que signaler ce que je crois être une erreur d'appréciation.

De 1857 à 1867, M. Chauveau a écrit considérablement—et s'il doit être jugé comme écrivain—il serait injuste de laisser dans l'ombre les nombreux écrits de tout genre qu'il a publiés, durant ces dix années, dans le *Journal de l'Instruction Publique*. La *petite revue* seule est peut-être le meilleur compendium d'histoire contemporaine que nous puissions lire.

Mais encore une fois, je n'entends aucunement apprécier M. Chauveau orateur, poète ou écrivain ; seulement, je me suis cru en honneur, tenu de lui restituer des titres légitimes qu'on lui refuse—comme homme de lettres—à l'estime et à l'admiration de ses compatriotes.

A. N. MONTPETIT.

Un nommé Husted Hobby, vieillard d'environ 60 ans, riche d'au moins \$100,000, occupait une maison située sur une ferme près de Greenwich, dans l'Etat du Connecticut. Il vivait seul et le plus misérablement du monde, tant il était avaré. Il se nourrissait à peine, ne faisait jamais nettoyer sa maison, et ne changeait de hardes que quand elles tombaient en lambeaux.

Ses animaux de sa ferme n'étaient pas mieux traités que lui. L'un de ces jours derniers, un fermier, qui passait devant la maison, entendit frapper dans l'une des fenêtres. Sachant que le vieil Hobby vivait seul et pouvait avoir besoin de secours, il entra dans la maison, et un spectacle horrible s'offrit à lui. L'atmosphère était insupportable. Dans une chambre de 12 pieds sur 14, froide et ouverte au vent, gisait le vieil avaré couché sur un grabat et se mourant de froid et de faim. Un veau, qu'il avait attaché dans le but de l'avoir sous la main pour le tuer, était mort et à demi dévoré par les porceaux. Le plancher était couvert de paille, de cendres et autres salètés. Les volailles avaient fait de la cuisine l'endroit de leur perchoir.

Le docteur fut appelé, mais l'avare devenu paralysé, ne pourra point survivre à la misère qu'il a endurée par son avarice.